

Rituels, théâtralité et littérature autochtone

Guy Sioui Durand

Numéro 104, hiver 2009–2010

Indiens
Indians
Indios

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62596ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sioui Durand, G. (2009). Rituels, théâtralité et littérature autochtone. *Inter*, (104), 38–39.



> Contes d'un Indien urbain [www.theatredubic.com/indienurbain]

Contes d'un Indien urbain

Un spectacle drôle et émouvant
avec Charles Bender

Pour plus d'infos sur les dates
et les communautés visitées
rendez-vous à
ondinnok.org



» RITUELS, THÉÂTRALITÉ ET LITTÉRATURE AUTOCHTONE

GUY SIOUI DURAND

L'œuvre théâtrale d'Ondinnok

De l'indiscipline des genres, des médias et des technologies qui sont propices aux métamorphoses de l'imaginaire indien fondé sur l'oralité, les passages entre théâtre, cinéma et performance se trouvent dans l'engagement et les créations du dramaturge, écrivain, comédien, performeur ponctuel et maintenant cinéaste wendat Yves Sioui Durand avec ses complices d'Ondinnok¹.

Son œuvre mythologico-politique touche l'essentiel de « l'esprit des Indiens ». Il convient d'en rappeler les fondements. *Ondinnok* est un mot de la langue wendat signifiant « rituel de guérison qui dévoile le secret de l'âme d'échapper à la perte de l'âme ». Faisant le constat de la séparation des Indiens d'avec leurs mythes d'origine et de la dévastation culturelle vécue dans les communautés autochtones, cette compagnie théâtrale engagée depuis le milieu des années quatre-vingt affronte les défis de la survie identitaire et de la reconquête du territoire imaginaire par des œuvres puissantes « ouvrant de nouveaux champs d'expression pour faire échec à la commercialisation de nos cultures », notamment en « transmettant une maîtrise, une éthique, qui protège nos valeurs à travers la puissance visionnaire » et en « bâtissant des alliances inédites avec les maîtres autochtones des arts de la scène partout dans le monde ». Ce principe est tout particulièrement actif au théâtre parce qu'il s'agit d'un art fortement inspiré de la mythologie, d'une pratique intimement liée à la mémoire des cérémonies de la « longue maison », de la « maison qui tremble », et de l'association de l'acteur à l'« homme-médecine, porteur de prophéties et guérisseur ». Dramaturgie innovatrice, ouverte sur le monde actuel, engagée au point de croire au pouvoir de l'art sur la réalité, l'œuvre théâtrale d'Ondinnok en est une de résistance pour échapper aux clichés de la folklorisation et de la commercialisation des cultures autochtones.

Dans la lignée des dramaturges et des auteurs autochtones pancanadiens comme Tomson Highway – l'Espace Go à joué à l'automne 2009 sa pièce *Une truite pour Ernestine Shuswap* à Montréal et son roman *Kiss of the Fur Queen* a été traduit *Champion et Ooneemeetoo*² –, Yves Sioui Durand propose des œuvres phares comme *Le porteur des peines du monde*, *Atiskenandahate : le voyage au pays des morts*,

La conquête de Mexico, *Le désir de la reine Zoc*, *Iwouskéa* et *Tawiskaron* et *Wulustek* qui sont au cœur des fondements de l'identité autochtone pour la confronter aux réalités que vivent aujourd'hui les Indiens. Entre tragédie et émancipation, l'œuvre imposante et essentielle dans l'imaginaire autochtone de l'artiste s'aventure en 2009 dans deux grands « portages » théâtraux : *Rabinal Achi* et *Contes d'un Indien urbain* en tournée.

Rabinal Achi

Ondinnok a entrepris, à partir d'ateliers au Guatemala et au Gépèg, de créer une version contemporaine nord-américaine du théâtre rituel *Rabinal Achi*. Ce théâtre total, créé avant la conquête espagnole et perpétué jusqu'à aujourd'hui par les habitants de Rabinal, se veut le dévoilement des fondements précolombiens de tout art et de toute littérature authentiques aborigènes des Amériques, théâtre, écriture, harangue, rythmes et sons, actions et images confondus. Il y aura création de la pièce en 2010.

Contes d'un Indien urbain

En continuité avec les ateliers visant à instruire et à former des comédiens et artistes amérindiens issus de et vivant dans des communautés autochtones, la tournée en 2009, dans une douzaine de réserves, de la pièce de théâtre *Contes d'un Indien urbain* aura été significative sous plusieurs aspects.

Ondinnok est parti en tournée dans une dizaine de communautés amérindiennes du Gépèg, à Wemotaci, à Opitciwan chez les Atikamekw, à Mashteuiatsh, à Ekuanitshit, à Nutashkuan, à Mani-Utenam, à Uashat, à Betsiamites chez les Innus, puis à Manawan (Atikamekw), et la finale fut donnée à Wendake devant une salle comble.

Mettant seul en scène aux prises avec 17 personnages le comédien wendat Charles Bender sous la direction de Catherine Joncas, la pièce aborde les nouvelles réalités de l'Indien urbain : « Simon Douglas [le personnage], vient raconter son histoire et ses déboires, parfois amusants parfois dramatiques en tant qu'Indien urbain dans la ville de Vancouver. Le théâtre, c'est sa façon à lui de donner un sens à sa vie et de dépasser les étiquettes que la société lui accole pour rejoindre le monde

Notes

- Ondinnok est l'unique compagnie de théâtre autochtone au Québec. Fondée en 1985 à Montréal par Yves Sioui Durand, Catherine Joncas et John Blondin, la compagnie a été reconnue ici et à l'étranger pour l'originalité de ses productions (www.ondinnok.org).
- Tomson Highway, *Champion et Ooneemeetoo*, Robert Dickson (trad.), Sudbury, Prise de parole, 2004.
- Catherine Joncas, metteuse en scène, extrait du livret de *Contes d'un Indien urbain*, texte de Darrel Dennis, originaire de la communauté d'Alkali Lake, en Colombie-Britannique, et membre de la nation shuswap. Comédien, auteur et humoriste, Dennis anime à CBC Radio One l'émission hebdomadaire *Revision Quest* qui explore et démystifie les préjugés entourant ce qu'est « d'être une personne autochtone aujourd'hui au Canada ».

entier. Parce que, qu'on soit né autochtone, pakistanais ou québécois, on est d'abord et avant tout un être humain qui doit développer ses talents³. »

Le théâtre apparaît ici comme l'une des stratégies de circulation de l'art autochtone entre la Cité et les communautés. La transmission médiatisée par l'art des réalités et des problématiques d'adaptation aux réalités urbaines trouve ici un vecteur nomade et non soumis aux institutions dominantes. Rituels et théâtralité.

Ces arbres qui écrivent : la littérature autochtone comme zone commune

Dans l'actuelle culture virtuelle dominante, le livre demeure une solide référence. Prolongement de l'oralité chantée, déclamée, haranguée, performée ou théâtralisée, on observe maintenant un corpus littéraire amérindien. Éduqués dans les systèmes d'enseignement euro-américains des « Blancs », des Indiens se sont mis à écrire des poèmes, des essais, des contes et des romans. Peu de plumes. Pourtant, une vaste littérature d'inspiration autochtone, métissée donc, existe comme univers littéraire que sillonnent quelques écrivains amérindiens et beaucoup d'écrivains « néo-Indiens ».

Il existe un corpus de littérature autochtone francophone aujourd'hui. Des ouvrages scolaires en recensent la production. Même qu'en 2009, un premier cours universitaire (Université de Sherbrooke) l'enseigne. Pour les écrivains indiens, actuellement, les phases d'acculturation sont derrière eux. Ils écrivent l'indianité et s'y inscrivent dans une hypermodernité culturelle dominée par les langues anglaise, française et espagnole, tout en conservant ou en rappelant les langues aborigènes. Pour les allochtones qui écrivent sur, à propos, ou qui abordent des éléments amérindiens de civilisation, ils participent, et c'est une hypothèse qui m'intéresse, à délimiter cette idée d'une autochtonie comme imaginaire autochtone indissociable des espaces culturels dans le monde actuel.

C'est ce à quoi introduisent des anthologies comme celle de la Québécoise Diane Boudreau, *Histoire de la littérature amérindienne au Québec* (Hexagone, « Essai », 1993) et du néo-Québécois Maurizio Gatti avec *Être écrivain amérindien au Québec : indianité et création littéraire* (Cahiers du Québec, « Littérature », 2006) et *Mots de neige, de sable et d'océan : littératures autochtones. Québec, Maroc, Polynésie française, Nouvelle-Calédonie, Algérie* (Éditions du CDFM, 2008).

Nous avons affaire à des strates fragiles qui cohabitent désormais entre des espaces-temps littéraires multigenres. En poésie, l'essentiel et magnifique recueil innu-français de la poétesse innue Joséphine Bacon *Tshissinuashitakana/Bâtons à message* (Mémoire d'encrier, 2009) est à coup sûr l'œuvre attendue. Elle est celle qui fait passer la parole poétique indienne au rang de poésie universelle. Des poètes comme Rita Mestokosho (*Eshi uapataman nukum/Comment je perçois la vie, grand-mère*, Pieuakami, 1995 ; *La mer navigue, la terre marche, le ciel vole, et moi, je rampe pour humer la vie*, Puamuna, 2002), Jean Sioui (*L'avenir voit rouge*, Écrits des Forges, 2008 ; *Hannenorak et le vent*, Cornac, 2008) et Louis-Karl Picard-Sioui (*Yawendara et la forêt des Têtes-Coupées*, Le Loup de Gouttière, 2005) suivent ce sentier.

Chez les écrivains autochtones qui publient dans la langue de Shakespeare, après le classique récit de Bill Read en complicité avec Robert Bringhurst *Le dit du corbeau* (Atelier Alpha bleu, préface de Claude Lévi-Strauss, 1984), c'est bien le chef-d'œuvre traduit en français, avec des termes de la langue crie, du romancier cri Tomson Highway, *Champion et Ooneemeetoo*, en 2003 (*Kiss of the Furr Queen*, 1998), qui est incontournable.

Sans oublier l'œuvre poétique d'une Éléonore Sioui ou romanesque d'un Bernard Assiniwi, dont *La saga des Béothuq* (Leméac/Actes Sud, 2000) et *Thiska petamuat/Le bras coupé* (Leméac/Actes Sud, 2008), on ne parle pas assez de ces plumes indiennes qui ont commis des essais d'esthétique, de philosophie ou d'art. Peu connaissent Gérald Robitaille, Wendat exilé en France, un temps secrétaire particulier du grand écrivain américain Henry Miller, et son livre *Un Huron à la recherche de l'art* (Éric Losfeld, 1967). On ne donne pas assez de crédit à la pensée de Georges E. Sioui à travers ses importants ouvrages *Pour une autohistoire amérindienne : essai sur les fondements d'une morale sociale* (PUL, 1989) et *Les Wendats : une civilisation méconnue* (PUL, 1997).

On retrouve aussi plusieurs essais liés aux arts visuels, du Tepehuane mexicain Domingo Cisneros avec son *Bestiaire laurentien* (Les Précambriens, 1995) au Cri-Saulteaux Gerald McMaster en passant par Guy Sioui Durand avec *L'art comme alternative : réseaux et pratiques d'art parallèle au Québec, 1976-1996* (Intervention, 1997), *Les très riches heures de Jean-Paul Riopelle*, (Le Sabord, 2000) et *Riopelle : Indianité. L'art d'un trappeur supérieur* (GID/La maison des cultures amérindiennes, 2002), ces derniers livres faisant suite à une rencontre avec le grand artiste québécois Jean-Paul Riopelle, complice des Indiens. Concernant le théâtre rituel, *Le porteur des peines du monde* (Leméac, 1992) et *La conquête de Mexico* (Traité d'Union, « Tabula rasa », 2001) du dramaturge wendat Yves Sioui Durand ont été publiés. Aussi, de plus en plus de plumes indiennes qui écrivent d'abord en anglais aux États-Unis et au Canada sont, à l'instar de Tomson Highway, traduites. Je pense ici aux essais théoriques du Cri-Saulteaux Gerald McMaster, sans compter les catalogues et articles de commissaires d'art tels que Lee-Ann Martin et Ryan Rice.

L'apport des écrivains allochtones à la littérature autochtone est à la fois vaste et vague. On pourrait remonter aux transcriptions des codex et de l'oralité du début des contacts pour ensuite rejoindre les monographies, thèses et essais innombrables. À ce chapitre, les sciences humaines (avec Claude Lévi-Strauss, Marcel Mauss, Rémi Savard, Jean-Jacques Simard, Jean-Pierre Arcand, Serge Bouchard...) et les genres littéraires regorgent d'indianité. Je pense à la nouvelle *Dix Indiens* d'Ernest Hemingway, à *Sauvages* de Louis Hamelin, aux écrits du Prix Nobel 2009 Jean-Marie Le Clézio qui vient de prendre fait et cause pour la défense des rivières du Nitassinan (le territoire sacré des Innus) et aux romans *Mishtuk* et *Uashat* du sociologue nationaliste québécois Gérard Bouchard, sans oublier l'œuvre poétique et performative de poètes français comme Serge Pey ou Julien Blaine.

L'essentiel tiendrait à ceci : le respect acquis, le dialogue entrepris. D'égal à égal et moins de pillages pour construire un quelconque exotisme, pour créer une quelconque expertise en tant qu'« envers de l'Indien ». «

